

LES DÉVASTATIONS ALLEMANDES

A CHAUNY

Le parcours des premiers kilomètres de la route de Noyon à Chauny ne donne pas tout d'abord l'impression d'un désastre. Les champs sont cultivés, les jeunes blés sortent de terre, un certain nombre d'arbres n'ont pas été frappés à mort.

Mais bientôt on passe en vue de Babœuf, et les ruines du village sont une première indication des gestes de fureur de l'ennemi, obligé d'abandonner le terrain. Puis, à mesure qu'on avance, on constate que toutes les fermes isolées ont été rasées. De vastes taches, des amas de décombres, un fouillis

de pierres, c'est ce qui reste des exploitations agricoles.

De distance en distance, la route a été coupée et des brèches profondes ont été pratiquées pour retarder l'élan de nos troupes.

Si les communes de Babœuf, Mondescourt, Marest-Dampcourt ont été relativement épargnées ainsi que le village d'Ognes, Abbécourt n'est plus qu'un amas de ruines : toutes les maisons ont été incendiées. Partout les Allemands ont marqué leur passage par des actes de sauvagerie et de banditisme sans précédent dans l'histoire. Ils ont pillé, incendié, détruit maisons et forêts, déporté les habitants, coupé les arbres fruitiers, bouleversé les terres labourables, empoisonné les puits. Devant tous ces ravages et toutes ces horreurs, on recule, épouvanté, et l'esprit reste confondu devant tant de forfaits accomplis froidement. L'impression ressentie est affolante ; on a envie de pleurer, de crier ; le cœur se serre devant tant de ruines et l'on voudrait se croire le jouet d'un cauchemar...

On n'admet la possibilité de ces horreurs qu'en songeant :

— Ce sont les Boches qui ont fait cela !

Cependant, en avançant, tout à coup un spectacle vous rassure. Là-bas, quelque chose monte à l'horizon. Des maisons ! Chauny est donc debout ! Dans ce désert, voici de la vie... En effet, l'entrée de Chauny n'est pas trop défigurée. Mais hélas ! seul un faubourg n'a pas trop souffert : seules, dix rues dans le quartier du Brouage ont été épargnées. C'est tout ce qui reste de Chauny qui comptait, avant la guerre, 11.500 habitants. Car le faubourg traversé, il n'y a plus rien... C'est une vision d'horreur qui s'offre au témoin pénétrant dans Chauny. Pas un immeuble n'est debout ; toutes les maisons ont été brûlées et démolies.

Au croisement de la route de Vilquier-au-Mont et de celle de Péronne, la ville commençait là. Il n'y a plus que des tas de décombres, des plâtras et des ruines : le spectacle est lamentable. La torche, la mine, le feu, la dynamite, l'esprit du mal, les Boches

sont passés par là : il ne reste rien ; on n'y trouverait pas une pierre plus grosse qu'un œuf.

La gare... Où était la gare ? Et les usines, les fameuses usines de Saint-Gobain ; la grande Soudière ? Elles n'existent plus, ainsi que les deux églises de Saint-Martin et de Notre-Dame, le palais de justice, l'école primaire supérieure, les écoles, l'hôpital, les deux hospices de vieillards, le marché couvert, le théâtre, l'hôtel de ville, les banques, la Caisse d'épargne. Des murs écroulés, des pierres noircies, des ferrailles tordues, voilà tout ce qu'il en reste.

Chauny a été assassiné.

Dès le mois de janvier, les Allemands avaient choisi dans les maisons tout ce qui leur plaisait ou ce qui pouvait leur être utile ; un triage avait été opéré et des voitures de déménagement avaient régulièrement emmené ce butin en Allemagne.

Le 1^{er} février, préparant leur retraite, les Allemands avaient procédé à un recensement des 4.768 habitants restants et qui se com-

posaient, par moitié, de Chaunois et d'évacués de treize communes de la région de La Fère.

Cette population était surtout constituée par des vieillards et des femmes ayant des enfants au-dessous de douze ans. Ils la reléguèrent dans le faubourg du Brouage, à l'ouest de la ville. En même temps, ils transportèrent, au séminaire Saint-Charles qui s'élève dans ce quartier, les malades et les vieillards de l'hôpital-hospice.

Le 25 février, la ville ayant été « vidée », les Allemands entreprirent la destruction systématique et méthodique de Chauny, quartier par quartier, rue par rue, maison par maison, afin de jeter la terreur dans l'esprit de la population :

Les malheureux habitants assistaient, de loin, impuissants, les larmes aux yeux, à l'œuvre de dévastation de leur chère cité. Les explosions de dynamite alternaient avec les lueurs des incendies, allumés de tous côtés par les criminels qu'on voyait circuler portant leur attirail spécial et activer, au

moyen de jets de pétrole, l'anéantissement de la ville.

Ces abominables forfaits se poursuivirent durant trois semaines ; mais après avoir quitté le pays, nos ennemis bombardèrent le seul quartier de la ville où ils avaient parqué les malades, les infirmes, les vieillards, les moribonds. Leurs batteries de la butte d'Amigny-Rouy pointaient leurs pièces et lançaient des percutants sur le séminaire du quartier Saint-Charles et sur le quartier du Brouage où étaient concentrés les malades, les infirmes, les femmes et les enfants. Treize de ces malheureux habitants furent ainsi tués par des obus. Cet acte jugerait une race si elle n'était déjà depuis longtemps jugée.

C'est le lundi 19 mars, de bonne heure, suivant pas à pas les Allemands en retraite, qu'une patrouille de dragons pénétra dans Chauny, dont les dernières maisons achevaient de brûler. Le lieutenant qui la commandait fut reçu par M. Broglin, adjoint, remplissant les fonctions de maire depuis que le premier magistrat municipal,

M. Decambres, avait été évacué à la Capelle.

Aussi on devine avec quelle allégresse, quels transports d'émotion et de joie les habitants accueillirent les premières patrouilles françaises.

Les acclamations redoublèrent lorsque peu après ils virent nos cavaliers ramener prisonniers un groupe de uhlans qui s'était attardé dans les ruines :

Bientôt les langues se délièrent et les scènes de vandalisme commises par les Allemands purent être entièrement reconstituées. On apprit également qu'une grande partie de la population de Chauny avait été emmenée en captivité. Les hommes et les femmes encore valides ont été évacués le mois précédent par le train pour les provinces du Nord. Ne sont demeurés que les vieillards, les enfants, les femmes incapables de travailler.

Pour ce qui est des populations, si, au physique, elles sont très déprimées par les longues misères de l'occupation, leur confiance dans les destinées de la France est plus forte que jamais. Nos compatriotes ont pu se

rendre compte du délabrement moral du soldat allemand. Ils regardent comme un présage de victoire son état de lassitude et de découragement. Tous ceux qui nous sont rendus ont une impression unanime qu'ils répètent volontiers. Nos soldats, disent-ils, contrastent par leur vigueur, leur belle mine, leur assurance, avec les Allemands qui sont de plus en plus déprimés. Les troupes françaises les étonnent par leur magnifique état physique autant que par leur moral.

Et tous y voient le signe le plus réconfortant pour les prochaines luttes, qui arracheront enfin la victoire à un ennemi dont les actes sont une honte pour la civilisation tout entière.

CEUX DE TERGNIER ET DE CHAUNY

Dès le 22 mars, sur la route nationale de Chauny à Noyon et à Compiègne, que le génie français a réparée avec une prodigieuse rapidité, les camions automobiles, qui sont allés ravitailler soit l'armée, soit la population civile, redescendent vers le sud un chargement complet de gens hâves, déguenillés. Ce sont des vieillards, des infirmes, des malades, des femmes serrant autour de leurs jupes de tout petits enfants. Cette cohorte lamentable représente les habitants de Tergnier et de Chauny ramenés vers l'intérieur.

Jamais la France ne paiera d'assez de soins,

d'assez de prévenances le long martyre subi par ces malheureux.

La Kommandantur de Chauny et celle de Tergnier publièrent un ordre enjoignant à toute la population de se préparer à partir. Défense était faite à ces infortunés d'emporter aucun objet en or, ni plus de trois cents francs. On leur interdit même de conserver les bons de réquisition remis par l'ennemi en échange des rafles qu'il avait pratiquées et les numéros des titres au porteur qu'ils pouvaient posséder.

Puis les Allemands les conduisirent au nombre de cinq à six mille à Brouage, qui est la banlieue nord de Chauny.

Cette troupe avait froid et faim. On les parqua, à coups de crosse, dans un quartier qui, en temps normal, n'abritait que cinq cents habitants. Sans feu et souvent sans autre nourriture qu'un peu de pain ou de farine, on les entassa à dix, vingt, trente, dans une ou deux pièces de logement.

Les Allemands poussèrent même l'esprit de vexation et l'intention de torturer ces mal-

heureux jusqu'à leur faire subir visites et contre-visites. Une de ces dernières restera gravée dans la mémoire de leurs victimes.

La Kommandantur ordonna, vers le 28 février, à tous les habitants du « camp de concentration de Brouage », d'avoir à se réunir dans la rue principale pour qu'ils pussent être comptés, identifiés et visités. Ce fut un lamentable concours de misères physiques et physiologiques. Les plus valides amenaient les autres, qui sur des brancards, qui sur des chaises, qui à bras ou à dos d'homme. L'heure de la visite avait été fixée à six heures; on laissa ces malheureux cinq heures dans la rue par quinze degrés de froid. Le résultat fut que trois personnes moururent sur le lieu même et qu'une trentaine décédèrent peu après de congestion pulmonaire ou de pleurésie.

D'ailleurs, les Allemands avaient emmené tous les médecins, sauf le vieux docteur Pottier de Caillouël qui, malade lui-même, ne pouvait suffire à la besogne. La mortalité, entre le 23 février et le jour de la délivrance,

fut effrayante : cent cinquante de ces martyrs succombèrent. Ils furent enterrés sans cercueil, dans un coin de la commune.

Pendant ce temps, l'œuvre de destruction systématique s'accomplissait à Chauny, malgré la protestation de M. Broglin, adjoint, à qui les Allemands avaient imposé les fonctions de maire. Non seulement les maisons de Chauny furent détruites à la mine ou brûlées ; mais aussi celles de Tergnier, de Fargniers et des villages voisins.

A Chauny, les vandales détruisirent toutes les fabriques, notamment la succursale de la manufacture de glaces de Saint-Gobain, la fabrique de perles, les ateliers de constructions mécaniques et d'instruments agricoles, qui faisaient de cette ville, avant la guerre, un centre industriel important.

L'hôtel de ville, la gare, les églises, tout sauta, ainsi que les immeubles particuliers. Bref, ils ne laissèrent debout que le « faubourg de Noyon », agglomération de deux cents mètres de longueur environ, et compo-

sée de petites maisons basses, à un seul étage. La gare fut l'objet d'un dynamitage en règle.

Les malheureuses populations des régions dévastées, réunies d'abord à Noyon, puis à Compiègne, y ont été accueillies avec la plus grande sollicitude. Les « récupérés » furent logés chez l'habitant, au nombre de plus de dix mille.

MM. Noël, Tournon et Gentilliez, sénateurs, avaient, dès la première heure, visité les localités libérées de leur circonscription, et distribué les premiers secours. De leur côté, MM. Couesmon et Magniaudé, Deguise et Ringuier ont agi de même.

La commission de réparation des dommages de guerre et la commission de l'armée se sont, à leur tour, rendues sur les lieux qui furent le théâtre de tant d'abominables exploits.